

Leçons I, II III
du séminaire de J. Lacan
“*Le savoir du psychanalyste*”
commentées par Stéphane Thibierge

Aujourd’hui nous allons commencer la lecture des trois premières leçons de ce propos que Lacan a intitulé : *Le savoir, dit-il, du psychanalyste*. Il n’est pas possible de donner ici quelque chose comme un résumé. J’essaierai plutôt de vous signaler quelques points de difficulté et aussi d’éclairage, en espérant que peut-être vous aurez à apporter des remarques, éventuellement des objections, en tout cas des réactions à la lecture de ces trois premières leçons.

C’est un propos que Lacan, comme vous le savez, était venu tenir en forme de causerie, comme ça, en forme d’entretiens, de conversation dit-il aussi. Ce n’est pas de même nature que son séminaire, et il le remarque expressément. Ça n’en est pas pour autant moins important, ni plus, ce n’est pas la question. Simplement c’est une adresse différente, et un lieu différent. C’est suffisant pour changer la nature d’un propos, et ça peut éclairer, à cause de ce changement même, d’autres propos relevant d’une disposition différente : par exemple et notamment le séminaire qu’il faisait ailleurs et devant un autre auditoire au cours de la même année.

Pour ce qui nous occupe maintenant, donc, Lacan était venu parler à des internes, à Sainte-Anne — et cela pas d’une façon évidente puisque lui-même pose la question, à différents endroits, de son adresse en cette occasion, alors qu’il revient dans ces lieux plus fréquentés par lui depuis une première expérience quelques années plus tôt. Ce faisant il s’est trouvé que son auditoire était beaucoup plus important que ce qu’il avait pensé, ce qui a changé un peu le propos en cours de route, puisque le propos dépend, comme vous le savez, de l’adresse : d’à qui on l’adresse. Donc il a changé en cours de route ; et, bien sûr, il n’a pu ne pas faire que son propos dans ces sortes d’entretiens ne croise celui qu’il tenait d’une façon différemment adressée dans le cadre de son séminaire ... *ou pire*. Les deux sont inséparables en fait, mais Lacan n’y prend pas les choses tout à fait selon le même mode. Il le dit d’ailleurs à plusieurs reprises : d’un côté c’est du sérieux, du « sériel » précise-t-il, au sens où c’est une tentative de donner à ce qu’il dit une assise logique et appuyée précisément à des supports écrits, tentative qu’il soutient très explicitement depuis plusieurs années ; de l’autre c’est de « l’amusement », dit-il. En tous cas c’est une autre manière d’aborder les questions dont il suit alors le fil, en parlant à un public différent, au moins en partie, de celui de son séminaire habituel.

Sur l’adresse aux internes, je dirai peu de choses. Il m’a semblé que Lacan en attendait quelque chose, c’est-à-dire qu’il avait peut-être l’espoir

que chez ces jeunes gens qui étaient à un moment un petit peu spécifique de leur formation, en psychiatrie, quelque chose de ce qu'il disait soit entendu. J'y reviendrai puisque vous avez remarqué qu'il dit comment il a toujours, à Sainte-Anne, « parlé aux murs ». Ce qui s'entend de plusieurs façons différentes. Évidemment, il s'y entend une note de déception, à savoir qu'il n'a jamais été entendu à Sainte-Anne ; c'est aussi peut-être une des raisons pour lesquelles il a pu souhaiter d'y revenir, de cette façon un peu différente. Mais ça s'entend aussi d'une autre manière qui va là nous intéresser, manière selon laquelle c'est aussi sa voix répercutée selon la structure du lieu, qu'il fait entendre. *Il parle aux murs*, c'est-à-dire qu'il parle dans un contexte qui est, d'abord, un contexte qui a érigé les murs en question ; donc, il parle dans un certain lien social puisque dès qu'il y a des murs, ça veut dire qu'il y a un lien social qui a produit ces murs. Les murs, c'est une séparation, ça distingue donc des lieux, ça peut faire aussi bien ségrégation, comme il le dit ici notamment de l'exclusion, interne à notre lien social, à l'endroit de la maladie mentale, et certes pas seulement à l'endroit de la maladie mentale (on mesure, avec un peu de recul, ce que ces aperçus repéraient avec un temps d'avance). Et sa voix prend effet dans l'enceinte de ces murs, c'est-à-dire, en l'occurrence, la chapelle de Sainte-Anne. Elle y prend effet en lui renvoyant quelque chose, en lui renvoyant ce que d'ailleurs il écrit – ce qui nous met tout de suite dans le sujet — il écrit ça : *réson*. Sa voix effectivement résonne, et il écrit cette résonance *réson*, comme le fait Francis Ponge, dont il évoque le nom et le travail d'une manière telle qu'on perçoit bien qu'il l'apprécie beaucoup, à juste titre. La lecture de Francis Ponge est vraiment tout à fait congruente avec les préoccupations qui sont les nôtres et qui sont celles de Lacan dans ce travail. Donc cette manière qu'il a de venir parler de nouveau à Sainte-Anne lui fait entendre quelque chose, lui permet d'évoquer quelque chose de son propos tel qu'il lui revient par la résonance de sa voix. Je vais y revenir tout de suite.

Et comme ça, je voudrais vous indiquer le fil de mon propos. J'essaie de le donner d'emblée (autant le donner d'emblée, ça vous permettra de repérer de quelle façon je m'en écarte ou j'y reviens, ce sera plus simple de cette manière), le fil de mon propos c'est celui-là : c'est de savoir, d'essayer de distinguer d'abord pourquoi Lacan appuie de cette façon sur ces termes : *le savoir*, plus : *du psychanalyste*. Pas le savoir tout court, mais : le savoir du psychanalyste. C'est cette question qui m'intéresse, qui nous intéresse d'abord. Qu'est-ce que ça veut marquer ?

Et l'autre question, c'est à nouveau (parce que nous l'avons déjà rencontrée) celle-ci : pourquoi, et de quelle manière, Lacan juge-t-il indispensable d'en passer par l'écriture, c'est-à-dire par la logique ? Mais pas seulement par la logique ; vous avez vu qu'à plusieurs endroits, au début de la leçon I¹ et aussi dans la leçon III, il parle de la grammaire. La grammaire, c'est la manière dont le langage s'écrit, se dépose, se sédimente. La grammaire, c'est l'habitude dont on a coutume d'écrire un langage qui se parle. Une grammaire, c'est ça. Ce n'est donc pas la même chose qu'une logique, une grammaire. C'est une écriture, mais c'est une écriture qui est une écriture de ce que Lacan appelle *lalangue* (en un seul mot), c'est-à-dire le

¹ Voir p.14

langage tel qu'il se parle, et tel qu'il sédimente du fait de se parler.

Vous allez voir que ça va nous amener pas à pas, si possible, à ce qui nous intéresse de plus près. C'est-à-dire : pourquoi donc Lacan juge-t-il indispensable d'avoir recours à l'écrit sous la forme d'une écriture qui consiste dans une marque prise de l'effet du langage, c'est-à-dire du langage *parlé* ? C'est que l'effet du langage parlé a nécessairement à voir, est nécessairement en relation, avec la castration. La castration, autrement dit ce fait – Lacan le dit à plusieurs reprises, au début de ... *ou pire* et aussi au début du *Savoir* – ce fait articulé comme tel, qu'il n'y a pas de rapport sexuel : eh bien le fait de le dire, de le marquer, de donner son poids à cette proposition, cela c'est justement le fait de la psychanalyse. Lacan dira d'ailleurs qu'en donnant à cette proposition toute sa force, et qu'ils le sachent ou qu'ils ne le sachent pas, ça n'a pas grande importance, mais en donnant à cette proposition sa fonction, les psychanalystes, et le discours psychanalytique, font entrer dans l'échange social ce qui en a été exclu. Il s'agit de ce qui a été exclu par le discours du maître en tant que ce discours a glissé, légèrement glissé, s'est modifié sous sa forme capitaliste : il s'agit autrement dit de la castration. La castration, relève Lacan, a été éjectée, elle a été évacuée de l'échange social quand le discours du maître est devenu discours capitaliste.

Et la prise en compte de cette castration – non seulement sa prise en compte mais son entrée à proprement parler dans l'échange symbolique, social, c'est-à-dire l'échange parlé — c'est la psychanalyse qui le réalise. Ça ne veut bien sûr pas dire qu'on n'avait pas affaire à la castration avant que la psychanalyse n'existe, ça veut dire que depuis que la psychanalyse met en acte ce qu'elle met en acte par sa pratique, eh bien justement, il y a un savoir de quelque chose que jusqu'à présent le savoir était précisément fait, sous toutes les formes où il se présentait comme une connaissance, pour masquer, à savoir la castration. Avec la psychanalyse, disons que la castration rentre dans l'échange social en tant que savoir dont il est tenu compte : ce qui suppose à la fois une pratique, une *place tenue*, celle de l'analyste — cela, Lacan l'avait déjà en grande partie posé et commencé de le travailler dans *L'acte psychanalytique* — ça suppose donc une pratique, une place tenue, et aussi une certaine manière d'inscrire les effets de ce savoir du psychanalyste — qui ne peut être qu'un savoir (je vous propose cette formulation, mais elle est peut-être à critiquer, à préciser davantage), qui ne peut être qu'un savoir de la castration. Je veux dire : pas un savoir de la castration au sens du génitif objectif, où on saurait ce que c'est, mais un savoir issu de la castration, prenant en compte la castration, ne se produisant qu'à partir de la castration. Or cela, et c'est bien là ce qui nous importe, c'est un savoir d'un type tout à fait nouveau, tout à fait inédit.

Et c'est cela l'enjeu : comment pouvoir tenir compte de ce savoir de telle sorte qu'il ait des conséquences ? C'est-à-dire, comment pouvoir en inscrire quelque chose qui donne — je parle de l'inscription — un support valable à une science qui serait, qui voudrait être (pour Lacan, c'est un projet dont il ne fait pas mystère, c'est son projet) une science qui serait science du réel que découvre en quelque sorte la castration, une fois qu'elle a été identifiée ? Et son identification, c'est le fait de la psychanalyse.

L'écriture de ces effets de la castration, c'est-à-dire le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ou pour le dire encore autrement, le fait que, dans l'amour,

l'homme ne rencontre qu'un fantasme, il ne rencontre pas une femme, il rencontre un semblant de femme – c'est encore une façon d'évoquer la castration – eh bien, Lacan pose la question de savoir si de ce réel-là, il est possible de produire une écriture. Cette écriture, c'est ce qu'il appelle le *mathème*, et il en parle dans les trois premières leçons de ce séminaire intitulé *Le savoir du psychanalyste*.

Lacan s'adresse donc – je le disais au départ – aux internes. C'est à eux qu'il souhaite parler. Et il me semblait qu'il visait peut-être chez eux, ce qu'il avait peut-être visé à un moment donné ailleurs, par exemple chez d'autres analystes. Ça il en était revenu, ce n'est pas un mystère qu'il était déçu de la façon dont son propos n'avait jamais été vraiment reçu par les analystes, ou pas beaucoup, ou de manière parcimonieuse. Il avait sans doute espéré faire entendre quelque chose de son propos chez des gens qui avaient un rapport au savoir différent – parce qu'après tout le problème c'était ça, c'est le rapport au savoir —, il avait sans doute pensé, à un moment donné, qu'il trouverait chez les étudiants de l'École Normale un rapport au savoir différent. Il est probable, en tout cas je l'entends comme ça, qu'il a été déçu par cette expérience, et il semble qu'il attendait peut-être quelque chose de ce qu'aurait pu être, de ce qu'était peut-être, le rapport au savoir des internes en psychiatrie.

En tout cas, et là je reviens un tout petit peu en arrière, c'est bien du rapport au savoir qu'il est question au début de ce séminaire. Du rapport au savoir, ajoutons : du rapport à la jouissance, parce que d'une certaine manière, il est possible pratiquement, je crois qu'on peut le dire comme ça, d'identifier, dans ce propos-là, ces deux termes. La jouissance : alors, éclairons un tout petit peu ce terme extrêmement important, puisque tout le séminaire ... *ou pire*, mais aussi le séminaire *Le savoir du psychanalyste*, mais aussi le séminaire *Encore*, et puis ça fait déjà quelques séminaires que Lacan avance cela pas à pas, prudemment... Souvenez-vous de ce qu'il dit dans la première leçon d'... *ou pire* (ou la deuxième, je ne sais plus) : qu'il avance avec prudence dans ce champ parce que, dit-il, il se pourrait bien, il appréhende que tout ça, qui n'avait encore jamais été articulé comme ça, ne lui dégringole sur la tête. Je trouvais en le lisant que ça avait un effet un peu comique, et aussi de très bon aloi, cette remarque. C'est vrai qu'il s'avance quand même dans un terrain bien peu pratiqué, bien inexploré. Et l'on peut dire — et je pense que Claude ne me contredira pas parce que, lui-même aussi, il l'accentue souvent — que le terme qui indique vraiment le champ dans lequel s'opère tout cet enjeu, toute cette interrogation, tout ce forage du chemin de Lacan, c'est le terme de *jouissance*.

Alors, comment ici l'aborder ? On ne peut pas l'aborder sans référence à la répétition, et sans référence au corps, bien sûr. Lacan le dit à un moment donné, c'est quelque chose qu'il ne faut jamais oublier de marquer : quand on parle de jouissance, on parle toujours du corps, puisque c'est toujours un corps qui jouit. On ne peut pas parler de jouissance sans que ce soit rapporté à un corps.

Pour rentrer dans cette difficulté par un côté — on pourrait trouver d'autres côtés, mais je vous propose celui-là : ce qu'il y a d'intéressant dans ce propos sur le savoir du psychanalyste, c'est que Lacan visiblement prend

les choses par un autre biais que celui dont il les prend dans ... *ou pire*. Alors de temps en temps il a des *flashes*, comme ça, qui sont assez rares (enfin non, ils ne sont pas si rares), il a des *flashes* tirés de son travail, de sa pratique, et là, en l'occurrence, il va en éclairer le statut de l'interprétation. C'est à la page 36². Je vous propose de nous arrêter sur quelques points précis de ces trois leçons. Si vous avez l'édition qui comporte les deux, le gros livre, à la page 36 (tout en haut de la page) donc, il évoque le statut de l'interprétation. Et il dit :

"Il n'y a pas une interprétation analytique qui ne soit pour donner à quelque proposition qu'on rencontre..."

« quelque proposition qu'on rencontre » : un propos de l'analysant par exemple.

*Il n'y a pas une interprétation analytique qui ne soit pour donner à quelque proposition qu'on rencontre **sa relation à une jouissance**...*

Autrement dit, à un corps qui parle. Ce dont il parle, ce corps, eh bien c'est justement de la manière dont il est affecté par cette jouissance. Donc, on peut l'écrire... Je ne vais pas la réécrire au tableau [la phrase citée], mais je vais en ramasser en quelque sorte ce qui m'intéresse plus particulièrement :

[S.T. écrit au tableau]

proposition



jouissance

Une *proposition* donc, quelque chose qui est dit, d'un côté, et puis... J'écris ça comme ça, comme une manière de marquer justement une articulation entre cette proposition et une *jouissance*. Voilà ce qu'effectue, ce que dit, le plus simplement et aussi le plus logiquement qu'il soit, une interprétation analytique quelle qu'elle soit.

Il n'y a donc pas une interprétation qui ne soit pour donner à quelque proposition qu'on rencontre sa relation à une jouissance, à quoi...

Et il ajoute cette remarque incidente :

(qu'est-ce que veut dire la psychanalyse ?)

² Leçon II du 2 décembre 1971.

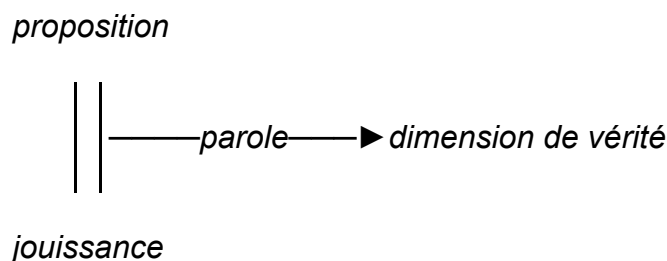
C'est-à-dire, qu'est-ce que ça veut dire d'autre ? Ça ne veut rien dire d'autre :

... à quoi, de cette relation à la jouissance...

Autrement dit : de la relation de cette proposition à la jouissance, autrement dit, de la relation de ce corps qui parle à la jouissance,

... c'est la parole qui assure la dimension de vérité."

Ah ! Cette proposition dont Lacan parle, et dont nous parlons ici, ce n'est pas une proposition écrite. C'est une proposition au sens d'une proposition énoncée. C'est un dire. Eh bien, l'interprétation analytique articule cette proposition à une jouissance, et j'écris, ici, ce qui donne à cette articulation sa dimension de vérité : c'est la parole. Je note : *parole*. Et je note comme ceci, une petite flèche qui indique un rapport causal : la parole cause donc la *dimension de vérité*.



Vous remarquez que Lacan ne parle pas ici de *valeur de vérité*³. Ce n'est pas le vrai ou le faux. C'est la dimension de vérité. Qu'est-ce que c'est que la vérité telle qu'elle est ici indiquée ? Peut-être que vous avez l'impression que je m'arrête sur des choses simples, ou trop simples. Elles ne me paraissent pas simples, même si en même temps il s'agit aussi des aspects élémentaires de ce dont parle Lacan, mais du coup difficiles, comme toujours avec l'élémentaire.

De quelle vérité s'agit-il ? Qu'est-ce qui ici donne à cette parole, cette parole... attention ! — révélée par l'interprétation : nous sommes là dans l'effet de l'interprétation, nous sommes dans ce que produit n'importe quelle interprétation analytique. Une interprétation, en quelque sorte, c'est ça, ou bien ça n'est rien. Elle produit donc le fait qu'une proposition — quelque

³ Un peu auparavant dans cette deuxième leçon, Lacan parle cependant de valeur de vérité à propos du symptôme, disant que « le symptôme est valeur de vérité » (il parle même de « l'équivalence de *symptôme* avec *valeur de vérité* ») tout en posant que la réciproque n'est pas vraie : « la valeur de vérité n'est pas symptôme » (p.28). Dire que le symptôme a une valeur de vérité s'entend comme : le symptôme n'est pas sans valeur au regard de la vérité, il y a une vérité du symptôme. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il y a une fonction isolable de la vérité (au sens de la « valeur de vérité » des logiciens, par exemple). La vérité n'est pas un point isolable pour une mesure ou un calcul : c'est une fonction de la parole, qui n'est pas séparable des autres fonctions de la parole. Elle est donc toujours relative à ces autres fonctions. C'est en quoi il n'y a pas de « valeur de vérité » isolable pour un calcul. Plus loin il précise ainsi : « Une vérité n'a pas de contenu. Une vérité qu'on dit *une*, elle est vérité ou bien elle est semblant, distinction qui n'a rien à faire avec l'opposition du vrai et du faux, car si elle est semblant, elle est semblant de vérité précisément. » (p.30).

chose qui a été dit — va être articulée à une jouissance. Et cette articulation à une jouissance, elle en fait se produire la dimension, une dimension de vérité.

Cette vérité, ce n'est donc pas un calcul, ce n'est pas la vérité des logiciens, ce n'est pas *vrai ou faux*. Cette vérité concerne la façon dont la jouissance qui est ici la jouissance qui est parlée, qui est parolée, par la proposition en question, la vérité, la dimension de vérité concerne la manière dont cette jouissance parolée est sexuelle, c'est-à-dire est amputée, pourrait-on dire, de cette part que prélève, que dit et qu'indique, la castration. Autrement dit, la vérité, la dimension de la vérité, concerne la manière dont l'interprétation analytique — c'est une façon de l'aborder, ce n'est pas la seule, même si là nous sommes au cœur de notre pratique — l'interprétation analytique est une manière d'articuler la parole à la jouissance d'un corps parlant dans une dimension de vérité : c'est-à-dire dans une dimension qui prend en compte — c'est ça que la psychanalyse opère — qui prend en compte l'incidence de la castration sur le savoir, c'est-à-dire sur la jouissance aussi.

Le savoir du psychanalyste, c'est ce savoir qui donne en quelque sorte à la jouissance, par le fait de la *réson* de la parole entendue — *entendue*, c'est là que la place de l'analyste est logiquement nécessaire, réellement nécessaire — par la vertu de la *réson* donc, comme l'écrit Lacan, c'est-à-dire, du fait que cette parole soit renvoyée à celui qui l'émet, mais pas comme le ferait une surface réfléchissante. Il ne s'agit pas de réflexion, du moins au sens où l'on parle de « réflexion personnelle ». Cela au contraire, Lacan l'évoque à diverses reprises au sujet de ce qu'a pu être la réception de son discours à Sainte-Anne : il lui est arrivé de parler aux murs, dit-il, et le mur peut aussi faire *muroir*. Il arrive, il le dit, que les élèves se réfléchissent dans son enseignement — et ce n'est certainement pas étranger au fait qu'il revienne pour quelques mises au point, comme il les énonce lors de ces propos, à Sainte-Anne. Mais ce qu'il écrit comme Ponge *réson*, ce qui peut prendre ainsi effet de résonance, c'est autre chose. Cet effet de *réson* ne peut venir que là même où l'interprétation, justement, permet qu'un propos rencontre quelque chose qui y fasse scansion, qui y fasse marque, ou trait, ou texture, et permette par là que soit renvoyé, au point d'articulation même de cette parole à la jouissance du patient, que lui soit renvoyé ce que cette jouissance, dont il parle, doit justement à la castration, ce qu'elle tient de la castration. Autrement dit, par l'opération de l'interprétation se réalise quelque chose dont on peut dire que ça donne son assise matérielle à ce que Lacan appelle *réson*. Et ce que Lacan appelle *réson*, c'est un effet d'écriture ; c'est un effet de crible, de trait dans le propos, qui est un effet d'écriture.

Et alors je voulais vous mettre en relation ce passage, vous voyez, de quelques lignes (en fait, c'est ce que je voulais aborder en dernier ; c'est souvent comme ça, on ne commence pas toujours par ce qu'on avait mis en premier) avec une autre articulation que Lacan effectue à la fin de la leçon II, page 40, un tout petit peu plus loin dans cette leçon, où il évoque la jouissance sexuelle comme *disjointe*... C'est en bas de la page 40 :

“... la première chose à toucher du doigt, c'est très précisément la dissociation, et qu'il est évident que la question, la seule question, la question, enfin, très intéressante, c'est de savoir comment quelque

chose que nous pouvons, comme ça, momentanément, dire corrélatif de cette disjonction de la jouissance sexuelle, quelque chose que j'appelle lalangue, évidemment que ça un rapport avec quelque chose du réel ; mais de là, que ça puisse conduire à des mathèmes qui nous permettent d'édifier la science, alors ça, c'est véritablement la question."

Qu'est-ce que nous avons ici ? C'est assez proche du premier petit schéma que j'ai fait — c'est juste un schéma — mais c'en est assez proche. Soit dit en passant, je vous invite à remarquer ceci, il me semble qu'on ne peut pas, quand on travaille ces séminaires de Lacan, et en particulier ceux-là, on ne peut pas se dispenser du recours à l'écrit. Ce n'est pas pour des raisons qui seraient seulement de commodité. C'est que si on ne le fait pas, il est tout simplement impossible d'articuler seulement dans une parole ne passant pas par l'écrit ce dont il s'agit ; ou bien alors, on risque de tourner très vite en rond dans une sorte de paraphrase, à côté de ce dont il s'agit.

Donc, ici [S.T écrit au tableau], il met en relation la *jouissance sexuelle*, qu'il précise comme étant une jouissance... il parle de la disjonction de la jouissance sexuelle : j'écris ici *disjointe*. Laissons pour le moment la valeur qu'il convient de donner à ce terme ; mais enfin, en tout cas, il s'agit bien d'une jouissance séparée de ce qui n'est pas, dans cette jouissance, de ce qui n'est pas au rendez vous, et c'est ce que nous appelons *la castration*. Cette jouissance, donc, sexuelle, Lacan va la mettre en relation, cette fois-ci, avec *lalangue*, à écrire en un seul mot :

jouissance sexuelle (disjointe)

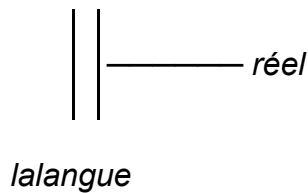


lalangue

Lalangue, c'est-à-dire la façon dont le langage sédimente dans l'usage d'une langue donnée, d'une langue parlée, sédimente en éléments syntaxiques ou lexicaux, en éléments qui sont liés à la manière dont cette jouissance, justement, sexuelle, va se distribuer, se répartir, être recueillie ou bien être perdue, mais de toutes façons rompue suivant les nécessités qui sont celles du lien social, du discours social dans lequel on est pris.

C'est de cette articulation entre la jouissance sexuelle, cette jouissance qui manque, du fait de la castration, jouissance qui ne peut être dite en aucun cas totale, ou toute — eh bien cette jouissance articulée au langage en tant qu'il est parlé et qu'il sédimente dans ses effets d'écriture, ses effets de grammaire, que traduit *lalangue*, c'est cela que Lacan fait, non pas correspondre, mais c'est ce dont il fait le répondant, ce dont il fait le rapport posable à un *réel* :

jouissance sexuelle (disjointe)



Et c'est ce réel-là dont on peut dire qu'il est nouveau au sens où la psychanalyse, effectivement, l'invente. Vous savez que la science, une science, invente toujours, découvre le réel dont elle s'occupe, c'est-à-dire qu'elle en marque les linéaments à l'aide du dispositif justement logique qu'elle écrit ; une science procède toujours comme ça. Mais ici, c'est bien la difficulté, c'est que la logique dont il s'agit, nous allons la faire travailler, c'est ça qu'essaye Lacan : essayer de faire travailler la logique dans le champ de quelque chose qui est déjà déterminé par de l'écriture, celle qui se traduit par ce qu'il appelle *lalangue*. Alors donc, cette articulation entre la jouissance sexuelle et ce qui s'en inscrit à travers *lalangue*, ou encore, à travers les formations que recueille la grammaire, comme il le dit dans la première leçon — la grammaire qui est de l'ordre d'un savoir, d'un savoir sur la jouissance —, eh bien c'est de cela que Lacan fait ici le répondant d'un réel. La question qu'il pose, c'est : est-ce que de ce réel, il est possible d'inscrire quelque chose de l'ordre du mathème ? Autrement dit, est-ce qu'il est possible — comme les logiciens le font, par exemple, pour rendre compte du réel du nombre — est-ce qu'on peut rendre compte de ce réel-là, qu'est le réel de la castration, à l'aide d'une écriture ? La difficulté étant que le réel du nombre n'est pas exactement semblable à celui auquel nous avons affaire avec cette castration. Mais c'est bien ici la difficulté dont Lacan suit le fil, et aussi bien dans ... *ou pire*, que de savoir jusqu'où nous pouvons nous appuyer sur ce réel du nombre pour écrire ce qu'il en est de la castration.

Alors maintenant (puisque l'heure tourne, et puis je vous ai dit d'une certaine manière ce qui me semblait le plus difficile), je vais faire un petit retour en arrière, au début de la leçon I du *Savoir*. Que lisons-nous dans cette leçon ? Vous remarquez que Lacan y interroge tout de suite... il le dit d'ailleurs : il dit que la leçon I, c'est l'occasion — il ne le dit pas comme ça — mais il remarque que c'est l'occasion d'effectuer certaines mises en place à propos du savoir, et notamment du lien qu'il y a à articuler entre le savoir et la vérité. Ce n'est pas une question nouvelle mais il y revient, là. Et il dit qu'il va mettre au point un certain nombre, non pas de rectifications, mais enfin des rappels de principe :

- d'abord (je crois que ce n'est pas inutile de le rappeler), la psychanalyse n'a jamais été une manière de dédaigner, ou de récuser, ou de considérer comme superflu le savoir ;
- à un moment donné, il dit que le fait que la vérité, ce n'est pas le savoir, ça ne doit pas être entendu dans une logique aristotélicienne justement, où vous posez, dans une logique des classes, d'un côté :

savoir

Et puis, toujours suivant cette logique, vous allez poser à côté du savoir, le *non savoir* :

savoir / non savoir

Mais ce n'est pas cette logique qui ici est en jeu. Parce que si elle était en jeu, alors si nous disons que la vérité, ce n'est pas le savoir, eh bien la vérité, on pourrait la faire passer du côté du non savoir. Et à un moment donné il fait allusion à cette attitude-là — qui est une attitude qu'on pourrait qualifier d'un manque de courage, ou d'un manque d'effort, devant la question du statut de la vérité — qui consiste à dire, vous savez il le dit comme ça : “ Madame la vérité par ici, je vous en prie, voilà le trou qui vous attend ”⁴. Eh bien le trou, c'est ça, c'est cette manière-là de situer ou de poser le non savoir.

C'est toujours d'actualité... On entend régulièrement ce discours qui dit par exemple : “ la théorie, ce n'est pas très important, l'important c'est l'intuition, ou c'est la pratique ” ; ou encore, “ la logique, sans doute, mais nous on préfère aller au concret des choses, etc. ”. Enfin, je parle de cette façon pas du tout rare que nous observons, de récuser la dimension du savoir. Ça conduit régulièrement à rappeler que Lacan, Freud aussi bien, enfin quiconque pratique l'analyse de façon un peu avertie, un peu sérieuse, ne peut qu'estimer beaucoup le savoir. Ce n'est pas de ça dont il s'agit, il ne s'agit pas d'être dans le non savoir.

Il s'agit d'être dans le savoir tel qu'il réagit dans l'après-coup, après la découverte et le retour dans l'échange social, de la castration. C'est ça qu'il s'agit de prendre en compte. Et c'est vrai que prendre en compte cela, cela fait intervenir une dimension supplémentaire qui est autre que le savoir et qui fait trou dans le savoir, c'est vrai, mais faire trou dans le savoir ne signifie pas nécessairement être dans le non savoir.

L'objet de la leçon I c'est bien ça, je cite Lacan, il évoque :

*“... les points de vérité et de savoir dont il importe de scander ce qu'il en est du savoir du psychanalyste.”*⁵

Il y a donc là quelques mises au point qu'il juge indispensable de faire pour situer le savoir en tant que savoir du psychanalyste.

Alors, ce que je voulais ici évoquer, c'est ceci — c'est une des questions que ce texte, que ces trois leçons, posent et nous permettent de poser : le savoir du psychanalyste (précisons un petit peu encore l'enjeu de ce dont il s'agit), le psychanalyste, un psychanalyste est amené nécessairement à tenir compte de son rapport au savoir — et ça, c'est vraiment toujours d'actualité, je veux dire que c'est une des difficultés du rapport des analystes à leur propre institution et à leur propre formation — un analyste est obligé de tenir compte dans son rapport au savoir d'un certain usage du savoir (dont au fond je vous ai parlé de façon assez détaillée à

⁴ Voir p.13

⁵ p.22

travers les deux petites constructions que je vous ai illustrées au tableau), que la psychanalyse révèle justement.

La cure analytique est la mise en acte d'un savoir. Lacan le dit d'ailleurs dans la leçon I, très explicitement⁶ : est-ce qu'il faut rappeler, dit-il, que ce qui est tout à fait premier et fondamental dans la psychanalyse, c'est un savoir ? Mais cet usage du savoir, cette façon d'en user avec le savoir que la psychanalyse révèle, une fois que ça a été révélé, autrement dit après Freud, ça rend problématique, et beaucoup plus problématique qu'avant Freud, d'en rester aux usages et aux discours anciens. Il y a là un effet nécessaire d'après-coup à prendre en compte. Une fois que la castration est revenue en quelque sorte dans l'attention et l'échange social après que Freud l'a eu identifiée comme telle, on ne peut pas, et en particulier l'analyste, avoir le même rapport qu'avant au savoir, qui était constitué notamment d'une méconnaissance, voire même d'une forclusion de la castration.

C'est très important cela, puisque Lacan, je ne vous donne pas le détail, mais Lacan met cela en relation directe avec une dégradation sensible, dit-il, de la position du médecin et une sorte d'ignorance consolidée qui vient aujourd'hui en quelque sorte étayer, asseoir sa fonction, alors que pendant très longtemps le médecin ne connaissait de l'ignorance que celle qu'il est important de connaître, c'est-à-dire, la docte ignorance⁷.

Et je voudrais, pour vous rendre sensible l'importance de la chose pour nous et pour Lacan, vous lire un passage de la page 22 (en bas) :

“ Le naturel (parlons-en, c'est bien de ça qu'il s'agit) le naturel, c'est tout ce qui s'habille de la livrée du savoir (et Dieu sait que ça ne manque pas), et un discours qui est fait uniquement pour que le savoir fasse livrée : c'est le discours Universitaire. Il est tout à fait clair que l'habillement dont il s'agit, c'est l'idée de la nature. Elle n'est pas prête de disparaître du devant de la scène. Non pas que j'essaie de lui en substituer une autre. Ne vous imaginez pas que je suis de ceux qui opposent la culture à la nature.”

Ce n'est pas ça qui m'intéresse directement, c'est-ce qui vient après :

“Mais enfin ce rapport le savoir/la vérité, ou, comme vous voudrez la vérité/le savoir, c'est quelque chose à quoi nous n'avons même pas commencé d'avoir le plus petit commencement d'adhésion, comme de ce qu'il en est de la médecine, de la psychiatrie et d'un tas d'autres problèmes.” (p.23)

Et il ajoute tout de suite après sa remarque sur la ségrégation. La ségrégation, elle est la plus violente quand... quand quoi ? On pourrait être tenté de répondre : la ségrégation, elle est la plus violente quand fonctionne une logique des classes, parce qu'une logique des classes fonctionne sur une base d'exclusion. Mais ce n'est pas du tout le cas, je crois. Quand la logique des classes fonctionne, on est classe contre classe ; ça ne nécessite nullement qu'il y ait des effets de ségrégation particulièrement marqués. Il y a

⁶ Voir p.15

⁷ Voir p.10

des effets de distinction, voire de discrimination, mais pas de ségrégation. La ségrégation, c'est quoi ? C'est quand — et c'est quelque chose que Lacan a déjà évoqué (je crois que c'était dans *L'Envers*, nous en avons parlé à ce moment-là) —, c'est quand une revendication se fait jour, quand il apparaît cette revendication de récupérer ce qu'on a perdu, autrement dit, une jouissance qu'on a cédée. Et le *il n'y a pas de rapport sexuel* que la psychanalyse identifie comme justement jouissance amputée, jouissance perdue, jouissance irrémédiablement disjointe en quelque sorte de ce qui serait son objet, eh bien, quand se fait jour la revendication de récupérer ce qui là a été perdu, c'est-à-dire, ce que le corps a dû perdre de jouissance, la ségrégation devient effective, devient excessivement forte. Quand ça, donc ? Je vous propose ça (mais je pense que je n'invente rien, je le tire du propos de Lacan dans un séminaire antérieur, je crois que c'était *L'Envers*) : quand le sujet ne peut pas espérer, de ce qu'il a laissé tomber dans l'échange social, une forme de restitution qui ait un rapport avec son corps propre.

Autrement dit, cela se passe quand ce qui lui est proposé de jouissance, quand le *plus-de-jouir*, se disjoint du corps propre, ne lui est plus articulé. C'est alors que la ségrégation va opérer. Comment ? Par identification massive à un trait de l'autre qui donne au sujet l'espoir de récupérer ce qui ampute son corps quand, encore une fois, la jouissance promise ou distribuée par le lien social n'a plus aucun rapport avec le corps propre. Et c'est bien ce qu'effectue le discours capitaliste : parce que le discours capitaliste ne vous promet pas une jouissance affine du corps propre, le discours capitaliste vous fait espérer une jouissance sous la forme de la *plus-value*. Et c'est pourquoi il comporte à la fois cette dimension d'exclusion radicale de la castration, de la castration comme étant ce réel que j'ai indiqué là au tableau — ce réel-là, le discours capitaliste l'exclut —, mais ce qu'il promet en échange (et c'est bien ce que nous voyons sous nos yeux se produire, et que Lacan repérait déjà) : ce qui rend la ségrégation virulente, c'est quand la jouissance promise, ou du moins attendue en quelque sorte dans l'échange, en retour de ce qui a été cédé, n'a plus de rapport avec le corps propre, et se situe au niveau donc de la plus-value. Cette différence entre le plus-de-jouir et la plus-value, elle est essentielle. Ça n'a rien à voir. C'est toute la différence qu'il y a entre le discours du maître et le discours capitaliste.

Encore une brève remarque. Dans la leçon troisième du *Savoir du psychanalyste*, Lacan indique dans un raccourci très parlant, comme d'un trait, ce que fut son parcours. D'une certaine manière il a été simple : c'est d'avoir essayé de tenir compte de ce que disait sa patiente Aimée, autrement dit d'en prendre bonne note, d'en tenir un compte exact, de faire que ce qui se disait, ce qu'Aimée disait, les paroles de sa patiente, que ce propos il en donne correctement *raison*, en l'écrivant comme Ponge, ou aussi bien qu'il en donne correctement *raison*. Correctement, c'est-à-dire dans ce qu'il souligne d'une discordance, déjà indiquée clairement dans son *Propos sur la causalité psychique*, entre un abord de la maladie mentale qu'il épingle comme celui de la psychiatrie jusques et y compris dans sa version organo-dynamique (Henri Ey), et sans qu'aucun analyste y ait avant lui trouvé à redire, et un autre, dont son travail rend précisément *raison*, et qui serait impossible sans ce qu'il a pu isoler de la structure des discours. Le trajet a donc été direct, dit-il, entre son effort initial pour rendre raison de ce que disaient ses patients — ici sa

patiente, Aimée, parlant de l'autre côté des murs de l'asile, c'est bien un fait de discours — lien direct donc entre l'effort pour rendre *réson* de la parole d'un patient (c'est ce que nous appelons, à la suite de la pratique qu'il en a renouvelée, une présentation de malade) et la délimitation, juste deux années auparavant, des *quatre discours*. Il dit : c'est la même opération, c'est le même effort, c'est de la même chose qu'il s'agit, et il n'est pas indifférent que cela, il ait souhaité venir le dire à Sainte-Anne, en s'adressant à de jeunes internes.

Je trouve cela très intéressant, parce que ça nous permet, nous aussi, d'éclairer notre lanterne et de nous rappeler ceci : que quand nous nous exerçons, ou quand nous tâchons d'en former d'autres à cet exercice de *réson* — pas exercice d'écho, mais exercice d'écriture rapporté aux propos de quelqu'un — eh bien nous sommes au plus près de ce qu'appelle, de ce qu'attend de nous le fait que nous sommes en quelque sorte responsables du savoir en tant qu'il est aussi, aujourd'hui, le savoir du psychanalyste. On ne peut pas faire que ce savoir n'existe pas, on ne peut pas faire comme si... ou plutôt si, justement, on le peut, mais si on le fait, et je termine là-dessus, si on n'en tient pas compte, eh bien on ne peut qu'être amené du côté *pire*. Vous voyez ? Si on ne prend pas en compte cette délimitation de l'écriture, de sa fonction, que Lacan écrit ainsi de ces trois petits points, ..., on ne peut qu'être porté du côté pire. Ce ne sera pas comme avant, simplement en ôtant la psychanalyse, comme si elle n'avait jamais eu lieu. Ça ne pourra être que pire, parce que justement on ne peut pas, comme ça... On a à tenir compte de ce que la psychanalyse a découvert et a inscrit de la castration.

Voilà je m'arrête maintenant pour permettre qu'il y ait des remarques ou des questions, ou à Claude d'intervenir...

Claude Landman : Ce serait bien qu'il y ait des questions après ce commentaire très précieux et très éclairant sur de nombreux points, et en particulier, sur l'actualité de Lacan et de ses séminaires qui sont mis à l'étude cette année (je crois que ce soir tu y as insisté), et on prend la mesure effectivement de la difficulté qu'il y a à saisir que cette articulation du savoir et de la vérité, personne, comme il dit, n'a encore *commencé d'avoir le plus petit commencement d'adhésion*. Et c'est ça, je pense, qu'apporte la psychanalyse dans le monde moderne. Parce que cette articulation du savoir et de la vérité existait dans l'Antiquité, et même au Moyen-âge — on l'évoquait hier au collège, à propos du régime de la double vérité, par exemple. Mais je crois qu'à l'époque moderne, qui se caractérise effectivement par un dénouage du savoir et de la vérité, ce que la psychanalyse — le savoir du psychanalyste — apporte, c'est que vérité et savoir sont articulés ensemble. Et, c'est vrai pour le lien social, c'est vrai pour la dimension de la pratique. Souvenez-vous — on l'évoquait, je crois, quand on a travaillé *L'Envers de la psychanalyse* — que l'interprétation du psychanalyste vise à substituer à l'interprétation sauvage, qui est celle de l'inconscient, une interprétation raisonnée. Parce que dans l'inconscient, il y a ce dénouage entre le savoir et la vérité. Le savoir inconscient est un savoir qui ne se sait pas lui-même, qui n'a donc pas de savoir sur la vérité, il vient en quelque sorte dans l'automatisme de répétition buter en permanence sur ce qu'il ignore et qu'est la castration. Donc, c'est au psychanalyste de restituer cette dimension de vérité de la castration et de

tenter de renouer précisément le savoir et la vérité.

Mais ça nous donne aussi la mesure de la responsabilité de la psychanalyse dans notre temps, puisque (on l'évoquait aussi hier au collège) Freud émerge à un moment où, que ce soit dans le registre de la science ou dans celui de l'hégélianisme, et aussi bien de ce qui a pris sa suite, c'est-à-dire le marxisme, eh bien Freud émerge dans une époque où ce qui est en train de produire, c'est l'évacuation de la dimension de la vérité. C'est-à-dire que la forclusion de la castration, elle était en marche, faut pas s'y tromper.

Alors, un point (mais on pourrait y venir dans la discussion) : tu évoquais la récupération du plus-de-jour à propos de la ségrégation, c'est-à-dire qu'effectivement, ce qui est inquiétant, c'est que ce plus-de-jour perdu qui n'est plus en quelque sorte *affine*, comme tu l'as dit, à la jouissance du corps, eh bien, c'est insupportable à vivre ! Ce ne sont pas les gadgets, comme le dit Lacan, les plus-de-jour en toc, que propose le capitalisme, qui vont permettre que ce caractère affine puisse se retrouver ; au contraire, ça ne fait qu'aggraver fondamentalement l'insatisfaction...

Stéphane Thibierge : ... et le caractère disjoint de la jouissance sexuelle.

Claude Landman : Aussi, bien entendu. Donc c'est insupportable. Et c'est pourquoi, le risque est là, comme tu l'as très bien dit, d'une identification au trait — c'est un leurre bien entendu — qui permettrait de penser que quelque chose du côté d'une récupération d'un plus-de-jour affine serait possible. Je vous dis ça, parce qu'effectivement (on l'a déjà travaillé l'an dernier pour ceux qui étaient là) ça n'est rien moins que l'identification à la petite moustache de Hitler. C'est-à-dire que c'est pas des choses comme ça toutes simples : on aura beau dire, comme il dit, « c'est du racisme », mais il n'empêche que ce n'est pas avec des bons sentiments qu'on pourra empêcher ce type de ségrégation — et en effet, tu as raison — de plus en plus féroce. Donc vous voyez l'enjeu, il est majeur, je crois, et je crois que tu as très bien montré à quel point ce séminaire est actuel.

Écoutez, ce serait bien que vous ayez des questions à poser à Stéphane.

S. T. : Des questions ou des remarques, ou des points de lecture qui vous ont fait difficulté. Parce que, on fait quelques ponctions sur trois leçons, c'est pas toujours très simple. Mais si dans ces trois leçons il y a un point que vous avez trouvé plus particulièrement difficile, ou que vous souhaiteriez voir évoqué...

C. L. : Sur ce point, Stéphane, peut-être y as-tu réfléchi, Lacan dit qu'il va y revenir par la suite, je n'ai pas vu qu'il y revenait, mais peut-être y revient-il. Il dit : « je n'ai pas dit : *l'inconscient est structuré comme la langue*, mais *l'inconscient est structuré comme un langage* »⁸. Alors est-ce que ça rejoint ce que tu as dit ce soir, l'échange que nous venons d'avoir ? C'est-à-dire, puisque tu évoquais le fait que ce sédiment dans la langue, au fond un savoir sur la castration, c'est ça qui fait la richesse de la langue et de son savoir. Et c'est pourquoi d'une certaine façon, avec la langue, on peut avoir une jouissance affine. Et je vous assure, je suis allé voir une pièce de Molière, *Le*

⁸ p.14

malade imaginaire — bon, il y a ce merveilleux acteur qu'est Michel Bouquet — mais, à la fin du spectacle, les gens étaient debout... Heureux ! Mais de quoi ? De la langue de Molière ! Tout à coup était retrouvée cette affinité perdue. Donc, si dans la langue se dépose ce savoir sur la castration, en effet, si on avance que l'inconscient n'a pas ce savoir de la castration, on peut peut-être penser que, en effet, c'est une des façons de le dire, il y a sans doute d'autres raisons d'avancer que l'inconscient est structuré comme un langage, mais peut-être en est-ce une ? Je ne sais pas, mais, en tout cas, je te pose la question sur « la langue » et « un langage », sur *pas structuré comme la langue*.

S. T. : Oui, c'est une question très juste, et j'avais prévu de parler de ça, enfin, et j'ai parlé d'autre chose. Mais en fait, je crois que ce que veut souligner Lacan, c'est que s'il a dit que *l'inconscient n'est pas structuré comme la langue* — la langue, donc avec *la* et puis plus loin *langue*...

Mme X : C'est attaché je crois.

Dominique Landman : En un seul mot, page 14.

S. T. : Ah bon ? De toutes façons, ça ne change pas... c'est simplement peut-être plus clair quand on sépare comme ça pour l'imaginaire ; mais en réalité, si l'inconscient était structuré comme *la langue*, cela voudrait dire qu'il serait déjà structuré comme un certain savoir, le savoir de la langue, avec des termes qui seraient articulés dans un lexique, c'est-à-dire des classes. *Lalangue*, enfin une langue, non pas un langage mais une langue, c'est déjà une mise en forme qui a refoulé l'inconscient. Effectivement, tu le disais à l'instant, l'inconscient ne connaît pas la castration. Une langue s'édifie sur à la fois la mise en œuvre de la castration mais son refoulement aussi. Et c'est pas pour rien qu'à ce moment-là, Lacan fait le lapsus où il parle du dictionnaire de Lalande qui est justement un dictionnaire de philosophie, autrement dit, tout le sens dont on peut barbouiller, tartiner les notions, les termes de la langue. L'inconscient, lui, n'est pas structuré comme *la langue*. *Lalangue*, au moins sur un de ses versants qu'on peut mieux faire entendre en y séparant un article défini, *la langue*, a une structure qui prête ou qui peut porter au discours philosophique. La langue, vous en trouvez la structure chez Aristote, c'est-à-dire chez quelqu'un qui a été attentif aux catégories de la grammaire, et qui les a développées, amplifiées.

C. L. : Mais ça je dirais, c'est peut-être plus *la langue*...

S. T. : Oui, c'est pour ça, ça s'entend mieux dans *la langue*...

C. L. : Ce que Lacan avance, en un seul mot, ce néologisme, *lalangue*, ça dit aussi autre chose. Ça dit, je pense, quelque chose — même si c'est refoulé — mais un savoir sur la castration. Et le savoir du psychanalyste avec quoi va-t-il fonctionner si ce n'est avec les ressources de *lalangue* ? Sur quoi intervient l'interprétation ? C'est justement grâce à ce savoir du psychanalyste, savoir sur la castration, que du coup on entend la langue autrement ; c'est-à-dire on l'entend à partir de ce savoir du psychanalyste. Et

c'est tout autre chose qu'une langue, que *la langue*, dans son orthodoxie refoulante, si je peux dire, parce qu'il dit à un moment donné dans *L'Étourdit* que *lalangue* c'est la somme des équivoques qui s'y sont constituées ou déposées (je ne me souviens plus du terme), des équivoques de *la langue* justement !

S. T. : Mais, simplement, l'inconscient d'un sujet donné, s'il est structuré comme un langage, c'est qu'il va être structuré par un certain nombre d'impossibles qui tiennent, donc, à un refoulement, qui tiennent à une manière singulière de poser les impossibilités, en quelque sorte, littérales que la langue suscite. Tu serais d'accord ?

C. L. : Assurément !

S. T. : Autrement dit, l'inconscient, il est structuré comme un langage, c'est-à-dire comme une mise en acte de quelque chose qui a sédimenté sous la forme de *lalangue*. S'il était structuré comme *lalangue*, ça voudrait dire qu'il aurait un savoir de la castration.

C. L. : Et puis il serait national ; je veux dire qu'il serait d'une langue donnée. Encore que *lalangue*, dans ce néologisme, on peut entendre qu'il y ait, pourquoi pas, des mots de langues étrangères...

S. T. : Ah, oui ! Et puis on n'a pas le même rapport à l'inconscient dans une langue ou dans une autre.

C. L. : L'inconscient structuré comme un langage, c'est une référence stricte au signifiant, à une dimension de matérialité signifiante. Alors que *lalangue*, ça introduit quelque chose d'autre... Alors on va dire *la lalangue* pour éviter de se tromper... Il l'a dit, Lacan.

S. T. : Oui, et la *lalangue* va de pair avec une grammaire. C'est-à-dire que pour qu'une *lalangue* se constitue, il faut qu'il y ait des sédimentations...

C. L. : Mais c'est la grammaire qui permet le refoulement dans *la lalangue*.

S. T. : La grammaire va être en quelque sorte la trace écrite du refoulement à travers la *lalangue*, mais la grammaire ne préjuge pas de l'usage que tu vas faire de la *lalangue*. Elle n'en préjuge pas, elle fait simplement que tu as affaire à cette *lalangue-là*, et pas une autre. C'est ce qu'apprend un enfant, très tôt, c'est-à-dire qu'il va balbutier, il va bafouiller, il va petit à petit faire entrer toute une chaîne sonore qu'il émet, dans les coupures et les prédispositions, les godets, en quelque sorte, de la *lalangue*.

C. L. : Enfin, je crois que c'est difficile tout de même d'avoir rajouté *la lalangue*. Oui, c'est *la langue* ou la *lalangue*. C'est pas tout à fait... bon, c'est pas très grave. Est-ce vous avez des remarques à ce propos ?

Mme X : Dans n'importe quelle langue, c'est le même inconscient, mais ça n'est pas le même fantasme.

S. T. : C'est le même inconscient ? Enfin, oui, si on prend l'inconscient comme ce qui résulte d'un refoulement. Oui, n'importe quelle langue parlée suppose la structure, la mise en place de la névrose, au sens où nous l'entendons, ou encore de la psychose, ou de la perversion. Maintenant, dans les modalités, ça peut varier d'une langue à une autre. Alors peut-être aujourd'hui, avec ce que nous disions tout à l'heure du rapport à la castration, du rapport à la plus-value, et du rapport au corps, peut-être qu'il va s'inventer des langages, des façons de parler qui n'auront plus tout à fait, ou déjà n'ont peut-être plus tout à fait, le même rapport à ces divisions, à ces partitions.

C. L. : Ça me paraît logique au vu de ce que Lacan avance et de ce que tu as repris. Mais ce que Lacan annonce dans son enseignement, en particulier dans les dernières années de son enseignement (ça commence en 67-68, et jusqu'à la fin), c'est que précisément — c'était vrai aussi au départ — c'est que grâce au savoir du psychanalyste, grâce au savoir de la castration, eh bien, il fait jouer toutes les équivoques de la logique, de la grammaire, et également du signifiant. Seulement, et c'est bien la question aujourd'hui avec ce qu'on appelle *les nouvelles pathologies* : cela suppose que refoulement il y ait eu, que ça fonctionne dans le registre du refoulement. Si la langue se transforme, se modifie selon des modalités qui sont très difficiles à prévoir, mais qui ne prendront peut-être plus en compte autant cette dimension de sédimentation de la castration, qui fait donc la richesse de la langue, et que Lacan ressuscite en permanence — c'est cette richesse-là qu'il ressuscite, et il est exactement le contraire d'un puriste...

S. T. : Je crois que nous en avons fait la remarque lors d'un séminaire précédent. Déjà l'usage de la langue, l'usage, le langage de Lacan, déjà ça nous apparaît comme quelque chose de difficile à tenir, ou d'intenable, aujourd'hui : ce à quoi nous devrions réfléchir, parce que ça a des conséquences pratiques directes, le fait qu'on n'ose plus s'adresser, enfin parler, non pas comme Lacan bien sûr, mais avec cette sorte d'attente, de mise en jeu de la parole, qui était celle de Lacan. Il y a aussi une question de courage en jeu, Lacan était courageux de parler comme il parlait, parce qu'il fallait oser. Il se trouve qu'il savait jouer suffisamment bien des ressources du langage français pour que les gens qui étaient là y retrouvent ce que tu évoquais à propos de Molière. C'est-à-dire qu'on pouvait jouir de son propos, même si on ne l'attrapait pas pour autant... mais on pouvait en jouir.

Mariella : Je vais poser une question sur justement l'allusion à Molière, et à la jouissance, la réjouissance de la langue : quel rapport entre cette réjouissance d'offrir au théâtre, ou dans l'œuvre d'art en général, et la sublimation ? Dans cet exemple précis, le public se réjouit, je ne sais pas si on peut parler de catharsis ?

C. L. : Non, je ne pense pas, il ne me semble pas. Il me semble que ce qui était restitué, c'est effectivement cette jouissance qui nous est autorisée, qui est la seule qui... Il le dit très bien, là.

Mariella : Est-ce que c'est une sublimation ou ça n'a rien à voir ?

C. L. : Je ne pense pas, non, dans cette occurrence là, je ne pense pas. Je ne vois pas en quoi ça fait jouer immédiatement la pulsion, mais peut-être que je me trompe. Peut-être y a-t-il à chercher du côté de la pulsion invoquante, du côté de ce qui est entendu ? Ça serait intéressant, je ne crois pas que ça ait été travaillé, ça, le rapport de la langue...

Mariella : On parle très peu de sublimation, c'est ma question.

C. L. : Oui, vous avez raison, mais ça vaudrait la peine d'en parler. Là le fait est que Lacan ne nous y invite pas dans ce séminaire, mais il en a parlé.

Mariella : En général peut-être pas, c'était Freud qui...

S. T. : Lacan en a parlé...

C. L. : Beaucoup, il a repris dans *L'Éthique de la psychanalyse*, il en a parlé aussi dans *D'un Autre à l'autre*, des points importants sur la sublimation.

S. T. : Notre collègue Esther Tellerman avait fait sur cette question un exposé remarquable, au séminaire d'été de l'année passée.

Mariella : Ah oui ! Sur... Elle avait cité Rimbaud.

S. T. : Je crois, oui.

C. L. : Je vous propose que l'on avance sur le séminaire ...ou pire, parce qu'on va peut-être alterner. On s'était arrêté, je crois, à la leçon IV, alors je vous propose V, VI et VII, et je m'attarderai peut-être un petit peu plus sur la leçon VI. Voilà.

Transcription : Solveig Buch